

qui arrivait, l'air farouche, l'œil brillant du feu de la vengeance, don Estévan interrompit ses méditations.

Si Cuchillo n'avait pas été préoccupé de ses propres pensées, il aurait pu voir à son arrivée le visage de l'Espagnol, empreint d'une expression railleuse.

— Vous m'avez fait mander ? dit-il à Estévan.

— Vous ne pouvez, je crois, commença celui-ci, que vous applaudir jusqu'à présent de ma discrétion. Je vous ai laissé le temps suffisant pour sonder ce jeune homme... le fils de Marcos... vous savez qui je veux dire. Eh bien ! vous l'avez sans doute pénétré de fond en comble, vous avez fouillé jusqu'au moindre repli de son cœur, vous dont la perspicacité est aussi difficile à mettre en défaut que la conscience est prompte à s'alarmer...

Cuchillo commença à se sentir mal à l'aise sous la parole acerbe de l'Espagnol, qui aigrissait encore les blessures de son amour-propre. On a vu déjà qu'il a essayé d'exciter les soupçons d'Arechiza contre Tiburcio, en lui faisant craindre qu'il n'eût reçu quelque révélation au lit de mort de sa mère adoptive ; alors il ne pouvait compter sur que lui-même pour s'en défaire, et son astuce lui faisait chercher un allié. Mais à présent qu'il était assuré de la complicité des deux bandits de son espèce, ou peu s'en faut, il crut de sa dignité de plaider la cause contraire et de laisser croire à l'Espagnol qu'un jeune homme n'était pas de taille à lui en donner à garder.

— Eh bien ! qu'avez-vous appris ? continua don Estévan.

— Rien, reprit Cuchillo.

— Rien, répéta l'Espagnol.

— C'est-à-dire que le jeune homme ne pouvait rien m'apprendre, ne sachant rien lui-même. Son cœur n'a pas de secrets pour moi.

— Quoi ! il ne soupçonne pas l'existence du val d'Or ?

— Pas plus que l'emplacement du paradis terrestre, répondit impudemment Cuchillo.

— Et que vient-il faire à l'hacienda, car il était sur la route qui y conduit, et il s'y dirigeait sans doute dans un but quelconque ?

— Il vient y demander du service à don Augustin, la moindre chose, un emploi de pâtre.

— On voit, en effet, que vous avez pénétré bien avant dans ses confidences.

— Je m'en flatte, ma perspicacité...

— Est à la hauteur de votre conscience, dit l'Espagnol gravement.

Cuchillo s'inclina à tout hasard.

— Et, reprit Arechiza, dans une longue route comme celle que vous avez faite ensemble, quand on inspire autant de confiance que ce jeune homme vous en a témoigné si... spontanément, on cause de mille choses indifférentes ou sérieuses, d'affaires de cœur, par exemple. Eh bien ! ne vous a-t-il pas confié d'autres projets, quelque amour de jeunesse ?

— Et de qui diable serait-il devenu amoureux dans ces déserts ? Ce pauvre Tiburcio met un cheval bien au-dessus de la plus jolie femme.

— Ah ! dit l'Espagnol, sans contenir plus longtemps un sourire moqueur qui donna le frisson à Cuchillo. Eh bien ! votre jeunesse promettait mieux, ami Cuchillo.

— Est-ce que je baisserais, par hasard ? demanda le bandit confus de ce reproche.

— Je le crains, et si, ce dont Dieu vous préserve, votre conscience est aussi calleuse que votre perspicacité est obtuse, une peccadille ne doit pas troubler votre sommeil.

— Comment l'entendez-vous ? demanda Cuchillo, quoiqu'il sentit qu'il jouait évidemment le rôle d'un sot.

— J'entends que, dans la seule bonne action que vous ayez commise, vous avez eu la main malheureuse.

— Une bonne action ! répéta Cuchillo embarrassé de savoir à quelle époque de sa vie il devait remonter pour en trouver une.

— Oui, en sauvant ce jeune homme.

— Mais c'est vous qui l'avez commise cette bonne action ; car, pour moi, elle n'était que lucrative.

— Soit. Je voulais vous prêter celle-là en dépit du proverbe qui dit qu'on ne prête qu'aux riches. Eh bien ! voilà ce que j'ai appris, moi, qui ne me pique ni de tant de scrupules ni de tant de clairvoyance que vous ! Ce jeune homme a dans sa poche l'itinéraire du val d'Or ; il aime passionnément dona Rosario, pour laquelle il donnerait le val d'Or en question et tous les magnifiques chevaux du père de celle qu'il aime ; en outre, il vient à cette hacienda pour s'en faire le propriétaire futur !

— Mort et sang ! s'écria Cuchillo en bondissant.

Puis, ramené à plus de calme par le regard railleur de l'Espagnol :

— Cela ne peut être, dit-il, je n'aurais pas été joué de cette manière par un enfant...

— Cet enfant est un géant près de vous, Cuchillo, dit froidement Arechiza.

— C'est impossible, reprit Cuchillo exaspéré.

— Voulez-vous des preuves ?

— Certes, il me les faut, répondit-il en dissimulant sa rage.

— Vous les voulez, Cuchillo ? continua solennellement l'Espagnol ; songez qu'elles sont de nature à faire courir le frisson depuis vos pieds jusqu'à la peau de votre tête !

— Je les veux, quelles qu'elles soient, dit Cuchillo d'une voix étouffée.

— Je ne parle pas de votre conscience, notez bien, celle-là ne frissonne jamais ; je ne veux parler que de ce frisson d'angoisse matérielle que la vue du jaguar produit sur l'homme, vous savez...

Don Estévan s'arrêta ; il était bien aise, dans ses propres intérêts, d'écraser de sa supériorité un homme dont il avait mille raisons pour suspecter la fidélité. Il continua :

— Tiburcio est d'une race... il paraît être, veux-je dire, d'une race qui a l'intelligence et la force en partage, et vous êtes son ennemi mortel. Commencez-vous à comprendre ?

— Non, dit Cuchillo.